

IMAGES





Édito

Frontières

Par définition la frontière marque la limite entre deux territoires, entre deux états.

D'un point de vue historique la carte des frontières a souvent emprunté à la géographie des conflits.

À ce titre, le mot frontière a parfois été associé à l'idée de ligne de front.

De manière générale, la frontière marque la séparation entre deux mondes distincts voire opposés.

La frontière s'accompagne le plus souvent de signes visibles qui en affirment l'existence.

Dans les zones de tension, la frontière est un espace hautement sécurisé qui imprime sa marque au paysage. Fortins, miradors, barbelés, barrières, *no man's land*, caméras et écrans de surveillance s'affirment comme autant de constructions qui marquent ces territoires.

Observateurs attentifs des dispositifs frontaliers devenus obsolètes Nicolas Fussler et Patrick Tourneboeuf montrent que les frontières sont des constructions humaines dont la pérennité tient au cours de l'histoire qui les a vues naître. Ils interrogent la mémoire du paysage. Leurs images attestent de la corrélation entre l'effacement de toutes traces physiques et la perte de la mémoire collective rapportée à l'histoire humaine. Ces auteurs posent la question de la capacité des images, en l'occurrence la photographie, à perpétuer cette mémoire.

De la mémoire collective, il en est également question avec Marie Farber et François Eluard. Partis à la rencontre d'une ville, Sarajevo, et d'une génération pour laquelle la guerre civile appartient à un passé qu'elle a peu connu, ces artistes rapportent un double témoignage. Celui d'une ville portant parfois discrètement les stigmates d'une guerre meurtrière qu'elle veut oublier. Celui d'une jeunesse animée par l'espoir d'un désenclavement et d'une ouverture sur le monde. Pour ces jeunes la frontière s'affirme avant tout dans sa dimension symbolique.

Photo première de couverture : Patrick Tourneboeuf /Tendance Floue Berlin #54

Dans la banlieue sud de Berlin. Kleinmachnow. Sur l'emplacement du *no man's land* de sécurité en friche et son chemin de garde. Berlin, Allemagne. Juin 2004

Photos deuxième de couverture : Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue Berlin #05

Une Trabant, la voiture populaire et symbolique de l'époque est-allemande.

Berlin, Allemagne. Juillet 2003.

Berlin #145

Les témoignages recueillis traduisent une conscience, l'intériorisation des divisions communautaires engendrées par le conflit bosniaque. Au-delà, c'est le sentiment d'isolement qui prévaut. La crainte d'être tenu à l'écart, hors des frontières d'une Europe porteuse d'espoir mais qui souvent paraît s'avérer n'être qu'une promesse non tenue.

Si des événements majeurs tels que la chute du mur de Berlin et les accords de Schengen ont ouvert un espace de libre circulation jusque-là inconnu par les citoyens européens, nous n'avons pas assisté à la disparition des frontières mais à leur déplacement voire à leur renforcement aux confins du territoire communautaire. En photographiant la zone frontalière entre le Maroc et l'Espagne Laetitia Tura atteste de cette réalité. Ici la photographe explore ce qu'elle qualifie de lieux de mise à l'écart des migrants. Les photographies rassemblées dans le cadre de *Territoires en marge* cherchent à interroger les formes de cloisonnement et la déshumanisation produite par un monde toujours plus divisé nous dit leur auteure. Les images produites, mais également les témoignages vidéo recueillis avec Hélène Crouzillat relèvent d'une volonté de mise en visibilité et procèdent d'une stratégie de lutte contre l'oubli qui frappe les migrants dont l'identité et l'intégrité se perdent trop souvent dans les espaces de non droit que sont les *no man's lands* de l'entre-deux frontalier.

Avec Edith Roux nous basculons dans un univers où murs d'enceinte, poste de garde, barrières, caméra de surveillance c'est-à-dire les dispositifs sécuritaires propres aux espaces frontaliers semblent envahir la sphère privée. Ici la frontière marque une volonté ségrégationniste, le triomphe de l'entre soi, la mise à distance de l'autre.

En s'attachant à porter un regard sur les dispositifs frontaliers ces artistes agissent ainsi en véritable guetteurs de leur époque.

Claude Tible

MullenStasse, Berlin réunifié. L'artiste Russe Dimitri Vrubel a peint sur le Mur de Berlin son célèbre "baiser fraternel". Il a mis en scène l'embrassade entre les ex-leaders communistes est-allemand et soviétique, Erich Honecker et Leonid Brejnev. L'East Side Gallery est une portion du Mur qui était du côté RDA.

Ex République Démocratique Allemande (RDA). Octobre 1990.

Photo quatrième de couverture :

Laetitia Tura - Abubakar Y., frontière maroc-mauritanienne, 2011

Patrick Tourneboeuf

La cicatrice, sur les traces

Novembre 1989, la chute du mur de Berlin restera, pour toujours, une date et un fait majeur dans notre histoire.

En 1988, curieux de comprendre le pourquoi de cette frontière, Patrick Tourneboeuf effectue son premier voyage initiatique, déambulant d'Est en Ouest, de part et d'autre de cette limite de béton.

En 1990, un an après les événements, il s'y rend à nouveau.

En 2003 et 2004, il revient sur ces traces avec cette recherche systématique du moindre indice de ce que fut le mur de la honte, devenu un mausolée de la mémoire.

En retrouvant les stigmates d'un temps révolu mais toujours présent dans notre société, il s'interroge : en quoi la photographie peut-elle accompagner l'Histoire ?

A travers la distance d'observation, son regard se pose comme un témoin du quotidien où le banal a pris place dans l'urbanisation de la ville.

A Berlin, face à un trait de l'histoire que, par sa mutation et sa patine, l'on ne voit plus, la mémoire reste présente par quelques stigmates et autres empreintes.

Le temps passe, l'histoire s'écrit, Berlin reste.

Pour toutes les images de cet article :
© Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue

Ci-contre :

Berlin #08 Niederkirchnerstrasse. Mur adossé au mémorial de la "Topographie des Terrors" le long du Gropius Bau face à l'ancien bâtiment de la police secrète, la Stasi.
Berlin, Allemagne. Juin 2004.



du mur de Berlin





Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite :

Berlin #120 Le long du mur, à l'angle de la Bernauerstrasse (côté Ouest) et de la Brunnenstrasse (côté Est). Plateforme permettant d'observer au-dessus du mur vers Berlin Est.
République Fédérale d'Allemagne (RFA), Août 1988

Berlin #127 Le long du mur du côté de Berlin Ouest. Vue vers un immeuble de Berlin Est.
République Fédérale d'Allemagne (RFA), Août 1988.

Berlin #14 "Check point Charlie", emplacement exact des anciens postes frontières entre Berlin Est et Berlin Ouest, aujourd'hui exploité par des boutiques à touristes. Le mur est matérialisé par les pavés au sol.

Berlin, Allemagne. Juillet 2003



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite :

Berlin #115 Le *No man's land* zone de sécurité, visible par un trou dans le mur. Dans le quartier de Wannsee dans la banlieue sud de Berlin Ouest. A l'angle l'Am Waldrand et Roedenbecksteig. République Fédérale d'Allemagne (RFA). Août 1988.

Berlin #113 Vers Wannsee dans la banlieue de Berlin Ouest. Ancien panneau de signalisation des rues de l'Am Waldrand et Roedenbecksteig coupées par le mur.

République Fédérale d'Allemagne (RFA). Août 1988.

Berlin #26 Niederkirchnerstrasse. Mur adossé au mémorial de la "Topographie des Terrors" le long du Gropius Bau. Berlin, Allemagne. Juin 2004



Berlin #123 Dans une rue longeant le mur de Berlin, proche de "Check point Charlie". Niedderkirchner strasse, Berlin Ouest. République Fédérale d'Allemagne (RFA). Août 1988.





Berlin #06 "Check point Charlie" ancien poste frontière entre l'est et l'ouest, aujourd'hui exploité par des boutiques pour touristes. Berlin, Allemagne. Juillet 2003.

Nicolas Fussler

Postes de douanes

Postes de douanes / Le long de la ligne

Avec l'adhésion prévue de la Roumanie et de la Bulgarie, l'Espace Schengen comptera 28 pays membres et plus de 400 millions de citoyens. Ce territoire s'étendra de l'Islande à Chypre et du Portugal à la Finlande. Si pour la plupart d'entre nous le passage de frontière est chargé de souvenirs et d'anecdotes, pour la "Génération Schengen", les frontières d'une grande partie du continent européen s'effacent peu à peu des paysages et des imaginaires.

La série des *Postes de douanes*, bien que faisant partie d'une réflexion plus vaste sur la limite et le territoire, est un travail à part entière initié par le photographe strasbourgeois en 2004 le long de la frontière espagnole. Elle dresse un état des lieux des postes de douanes de l'Espace Schengen, dans un contexte politique et économique de consolidation de l'Union Européenne. Cet inventaire, hérité de la tradition photographique documentaire, offre une image frontale très construite, centrée sur l'édifice, tout en soignant particulièrement l'arrière-plan, contexte indispensable à la lecture de cette collection sans cesse étayée.

Les photographies présentées répertorient les édifices frontaliers de l'Espace Schengen, mettant en lumière une typologie architecturale des postes de douanes et une cartographie politique du territoire. Cette collecte exhaustive permet de restituer une part importante de l'Histoire et du Patrimoine de l'Europe alors même que nombre de ses postes de douanes ont d'ores et déjà été démantelés, abandonnés ou réhabilités.

A travers sa démarche, Nicolas Fussler attire notre attention sur une architecture singulière, méconnue avec une volonté de garder une trace de ces édifices emblématiques.

Marion Michaut

www.nicolasfussler.com

Ci-dessous : Lochau, A/D, 2007

Ci-contre : Oost-Cappel, B/F, 2008







Owsiszcze, CZ/PL, 2011



Ci-contre, de gauche droite :

Redics, H/SL, 2010

Scheibenhard, D/F, 2007

Echternach, D/L, 2009

Coccau Valico, A/I, 2010

Moimenta, E/P, 2004

Aggtelek, H/SK, 2011

Veldzicht, B/NL, 2008

Vonnes, CH/F, 2004

Col de Larrau, E/F, 2010

Neugersdorf, CZ/D, 2011

Schrattenberg, A/CZ, 2010





Laetitia Tura et Hélène Crouzillat

Je suis pas mort, je suis là

Je suis pas mort, je suis là rassemble les recherches de Hélène Crouzillat et Laetitia Tura commencées en 2007, sur la situation des migrants bloqués aux marges de l'Europe. Des séjours réguliers au Maroc – d'Oujda à Rabat en passant par Tanger –, à Melilla et en Tunisie, leur ont permis de rencontrer des dizaines de migrants et migrantes qui ont bien voulu partager avec elles leurs histoires.

Des stratégies de passage des frontières aux récits de mort et de disparition dans le blanc des cartes – désert, mer et océan –, il se dessine une culture commune à tous ces parcours du début du XXI^e siècle. Nous vous présentons ici une culture en mouvement dont les pratiques ne cessent d'évoluer, à mesure que les dispositifs de surveillance et de répression se transforment dans les frontières.

Un patrimoine émerge de l'expérience de ces traversées ; un patrimoine qu'il est important de reconnaître.

www.bar-floreal.fr
www.territoiresenmarge.fr

Laetitia Tura mène depuis 2001 un projet photographique dédié aux frontières et aux migrations. Elle a réalisé *Linewatch*, entre le Mexique et les États-Unis, *Jnoub* (Sud-Liban), *Sur les territoires de la retirada* (Pyrénées). Elle intervient régulièrement dans le cadre d'ateliers artistiques. En 2012, elle réalise avec des jeunes travailleurs migrants *Histoires en suspends ?*

Elle est membre du collectif le bar Floréal.photographie.

Réalisatrice et monteuse, Hélène Crouzillat travaille depuis 2006 principalement sur des films ou des pièces sonores à caractère politique ou social, avec le souci de faire naître la parole là où elle fait défaut. Avec le collectif Adelaïde&Co, elle coordonne des ateliers et intervient auprès de publics dits marginalisés. En parallèle, elle réalise des vidéos danse : *Mitsi*, *Je suis*, *Arrachée*, *Noli me tangere*.

Ci contre :

La Valla – abreuvoirs, Aguadú, Melilla, Espagne, 2008
Disparitions – bateau échoué, Zarzis, Tunisie, 2012

Ci-dessous :

La Valla , Aguadú, Melilla, Espagne, 2008







Imaginez-nous en brousse à des heures tardives, en train de nous faufiler entre les arbustes, sur la caillasse, parce qu'il faut chercher un coin, arranger le matériel, le déposer afin de traverser de l'autre côté.

Il y a la garde qui est là. Les militaires sont à tout moment en train de passer les torches...

Il faut les éviter, c'est un combat.

La première fois, il a fallu que je paie 100 euros pour qu'un mec m'emmène en brousse, et me fasse découvrir tous ces coins-là. Quand nous sommes arrivés, il m'a doigté à distance et il m'a dit : « voilà comment cela se passe. » Il m'a transmis ses connaissances.

Ce que j'ai appris, je l'ai mis en pratique. C'est ce qui m'a permis d'apporter mes idées pour les nouveaux.

Je suis un peu comme un meneur d'hommes dans ces affaires de convois. Avec mes connaissances, mon ancienneté sur le terrain, tous ceux qui arrivent nouvellement au Maroc, qui veulent faire un convoi, qui veulent partir, tenter leur chance, ils peuvent me contacter.

J'organise, j'ai les contacts. Je fais passer.

Ils ne savent pas le matériel qu'il faut. Ils n'ont aucune idée. Moi, je me porte garant. Je leur dis : « C'est simple, apportez le matériel. » Je les amène en brousse,

je leur montre comment on repère, je leur explique comment on procède et je tente ma chance avec eux.

Castiango, ça reste un chemin où cela passe quand même comparativement aux autres secteurs qui sont déjà gâtés.

Pour moi, ce n'est pas un business. Pour moi, ce n'est pas un gagne-pain. Moi, je rends juste service comme ça.

Ça passe, c'est bon. Ça ne passe pas, on redescend sur Oujda.

Quand on remonte sur Rabat, on recommence à zéro. D'autres me demandent juste de les accompagner en brousse, que je leur montre des points de frappe.

Point de frappe, dans notre jargon, c'est l'endroit où l'on parvient à déposer notre matériel.

Demain, on peut perdre notre point de frappe parce que les gars ont mal géré l'endroit. Une fois perdu, il faut en trouver un autre. Nous sommes appelés à chercher parfois des mois et des mois en brousse des petits passages comme ça.

Un endroit comme celui-là, c'est tellement stratégique qu'on aimerait le préserver jalousement.

Ce passage-là, nous l'appelons notre patrimoine.

Pat, août 2010, Rabat

Ci-dessus :
Camouflage – le bush,
campement de Malabata, Tanger, Maroc, 2008



Vers minuit, on est entré dans l'eau.

On a attendu que les guardias quittent leur chaloupe. J'ai vu aussi d'autres chaloupes, peut-être que c'était des pêcheurs... Je ne sais pas. Je voyais des petites lumières dans l'eau. J'ai vu aussi un gros bateau passer à côté de moi. Et il y avait des petits poissons, je ne sais pas quel poisson.

Dans l'eau, la bouée verte siffle. Ils font ça pour se rendre compte que des personnes sont en train d'entrer.

Quand tu tombes dans l'eau, tu dois aller comme ça, changer le rythme pour échapper à cette lumière verte qui sort de l'eau, petite. Nous, on était loin d'elle.

A une certaine distance, ça ne siffle pas et on passe.

Un ami m'a donné l'argent pour acheter la vessie, la chambre à air. Je peux nager sans vessie, mais la distance est longue, 15 kilomètres. Avant d'entrer dans l'eau, j'ai emballé mes habits dans 30 à 40 plastiques pour que je puisse les porter quand je sors de l'eau. J'ai attaché ça sur mon ventre, j'ai mis la vessie et je suis entré dans l'eau.

Moi, je suis parti avec deux sacs. Un sac de vêtements et l'autre de repos, pour équilibrer le poids. Deux sacs noirs bien attachés, tu passes la ficelle ici et là, tu vois, parce que les petites vagues sont les pires, elles te tiennent. Tout le temps, les vagues te baffent, *paf, paf, paf*... Celles-là m'ont mis très mal, je devais échapper de là, je devais aller plus

rapidement, aller plus vite, *pum, pum, pum*, plus vite pour échapper à ces vagues.

Les vagues viennent et me tapent, mais je supporte. Elles frappent en série de trois, ça vient, ça tape, ça vient, ça tape, ça vient, ça tape. Elles viennent comme le tourbillon. Elles frappent le caillou. Tu entends *Pam* ! Tu luttas contre les vagues. Elles te soulèvent, mais tu te bats avec tes pieds et tes mains. Il y a le vent, le vent qui vient, la fraîcheur, tu trembles.

Dès que tu changes de rythme, tu tombes un peu, les vagues descendent un peu, et tu te reposes, mais ces vagues là sont les pires, je ne les aime pas du tout. Quand il y a de l'air, tu te colles à l'eau, et ces petites vagues qui font *ouf ouf ouf*, c'est ça le mal que fait la mer.

Lorsque je suis sorti de l'eau, vers 4 heures 30, je me suis caché en bas de la montagne et j'ai dormi là-bas. Si tu me piques avec le couteau, je ne sens rien, je ne sens même plus mon corps. Il est congelé.

Tu ne dois pas avoir peur de la mer.

La nuit, il faut sortir directement, tête droite, il ne faut pas se retourner et c'est tout.

Si Dieu le veut, on ne retournera pas à la frontière, c'est mieux ainsi. On ne peut plus reculer parce que la mer... La mer, toujours, fait peur.

Issa Abdoul, novembre 2008
et Moussa M., avril 2007, Melilla





Il y en a qui arrivent à destination.
Il y en a d'autres qui n'y arrivent pas.
C'est pourquoi on appelle ça,
le champ de bataille.

Personne ne peut faire le nécessaire
pour donner un monument à ces gens-là.

Paulin K., avril 2009, Rabat



Pages 20 et 21 : Tombes,
Rabat, Oujda – Maroc,
Nouadhibou – Mauritanie, Sousse – Tunisie,
2009-2012





Nous, on est concentré dans notre misère.

On sait qu'on existe et ils savent qu'on existe. Ils veulent crier, ils veulent montrer au monde qu'on ne doit pas exister. Mais le problème c'est qu'on existe. On existe et on les gêne. On leur donne du travail.

Et à partir du moment où on sort du cadre qu'ils ont défini pour nous, on est chosifié.

Je revois ce gars, je vois comme il criait : « Je ne sais pas nager. »

Si on arrive à un niveau où un individu prend l'autre et le jette en pleine mer... Pourtant, ils ont tout le matériel, ils nous ont récupéré et la police est là.

C'est tout ça, la *chosification*.
Les petits nègres qui étions là, nous étions chosifiés...

« *Chosification*, le fait de rendre semblable aux choses, de réduire l'homme à l'état d'objet...

Colonisation, chosification... »

Je pense que le vrai mot qui démontre ce qui se passe dans les frontières, c'est la *chosification*.

On nous met dans un cadre pour que nous ne prenions pas conscience de ce que nous sommes !

Il faut que je l'exploite cette misère, la place qu'ils m'ont donnée ; cette place que nous donnent les institutions.

On doit créer des modèles à nous.
Nous sommes en train de semer.
On sème.

Fabien Yene Didier
Février 2009, Rabat

Page 22 : Hamidou B., Rabat, 2009

Page 23 : Fabien Didier Yene, Dakouo S., Rabat, 2009-2010



Edith Roux

walled out

En 1961, en pleine période d'expansion des lotissements de banlieue aux États-Unis, Lewis Mumford* déplorait « l'éclatement des structures de la cité : ses limites et les murs d'enceinte ont sauté, ses organes complexes se dispersent sur toute l'étendue du paysage. »

Mumford faisait remonter la naissance de la ville à la fin du néolithique, voyant dans la production des premiers récipients en pierre un prototype de l'espace urbain défini à l'origine comme un site clos. Ce modèle, déjà fortement entamé au fil des siècles, subissait d'après lui le coup de grâce avec la prolifération des *suburbs* dont « le maillage [...] ressemble fort peu au solide réceptacle du néolithique tardif ».

On peut se demander comment l'historien de l'urbanisme aurait analysé la multiplication actuelle des *Gated Communities*, ces ensembles artificiels qui poussent loin des villes et dont les murs d'enceintes édifiés en quelques jours excluent plus radicalement l'Autre que ne le firent jamais les remparts les plus épais des villes fortifiées. Ironie de l'histoire, la banlieue réinvente la clôture mais dans un sens très différent, et presque inverse de celui qui animait les fondateurs des premières cités. Défini comme une « réceptacle » ou un « vase », la cité fonctionnait sur le modèle de l'inclusion. Le mur avait, certes, une fonction défensive. Mais il servait avant tout à consolider chez les habitants le sentiment d'une appartenance commune, laquelle, en même temps, leur donnait l'assurance nécessaire pour s'ouvrir et accueillir l'étranger. La civilisation naissait et se fortifiait ainsi dans l'échange. Tout au contraire, le ciment qui fait tenir les *Gated Communities* est l'exclusion. *Walled out* plutôt que *walled in* : le premier impératif est de tenir l'Autre à distance.

Edith Roux a voulu se frotter à ces villes fortes de l'ère technonologique, exposant dans ses photographies les paradoxes insupportables et l'absurdité des *Gated Communities*. D'emblée, ses images créent un trouble. Là où traditionnellement la figure du personnage qui regarde sert

de relais au spectateur à l'intérieur de la composition, la silhouette de la photographe qui nous tourne le dos signifie doublement la mise à l'écart. Mise à l'écart de la photographe elle-même, qui, se voyant interdire l'accès des lotissements, ne peut en saisir qu'un petit aperçu. Et mise à distance, en retour, de notre propre regard. En même temps, par le recul qu'elle nous impose, Edith Roux ouvre un champ à notre vision. De même, son isolement a-t-il plus d'une signification. Radicalement exclue, sa figure isolée se fait simultanément le miroir de l'isolement auquel se condamnent ceux qui habitent derrière les murs, au milieu de paysages arides. Car, dans un ultime retournement, la muraille dressée contre l'extérieur finit par s'intérioriser. Qu'elles paraissent à moitié enfouies, ou qu'elles se dressent sur l'horizon telles des tours de surveillance, les maisons représentées par Edith Roux n'ont, de fait, ni dehors, ni dedans. Leurs fenêtres vides nous font face comme des yeux aveugles, miroirs de l'absence d'âme et d'une vie de pure surface.

Larisa Dryansky

* L. Mumford, *La Cité à travers l'histoire*, traduit de l'américain par Guy et Gérard Durand, Paris, Éditions du Seuil, 1964 [1961]





Walled out, 2006, tirages lambda, 106x128 cm
Ces photographies ont été réalisées à l'extérieur de *Gated Communities* à Los Angeles et à Phoenix.





Zoning, 2007, triptyque, tirage lambda, 3 photographies 106x128 cm
Ces images ont été réalisées à l'extérieur de *Gated Communities* à la périphérie de Paris.



Vu à la TV, 2007, installation photographique, 2 photographies face à face 200 x 115,60 cm
Intérieur d'une *Gated Community* à Toulouse, système de vidéosurveillance.



Vu à la TV, 2007, installation photographique, 2 photographies face à face 200 x 115,60 cm
Extérieur d'une *Gated Community* à Toulouse.

M Marie Farber et François Eluard

«Allo ici Sarajevo»

« Allo ici Sarajevo » se détermine par trois parties. D'une part par le reportage photographique de la ville répondant à la question « quoi ? ». D'autre part des interviews accompagnés de portraits sur les habitants répondant à la question « qui ? ». La dernière partie est suggérée par une bande sonore afin d'améliorer la compréhension et la sensation.

L'idée principale de ce travail est de recontextualiser une ville et ses habitants (ici Sarajevo et les Sarajeviens) dans leur situation d'aujourd'hui. Notre démarche s'appuie sur le constat simple qu'une médiatisation active d'un lieu de conflit suivi de son arrêt brutal désinhibe la perception de cet espace hors de cet espace.

Dans cet exemple la déclaration d'indépendance de la Bosnie-Herzégovine survenue le 5 avril 1992 entraîna - et ce pendant trois ans - une guerre violente provoquant incompréhensions, curiosités et indignations. En effet pour la première fois depuis la seconde guerre mondiale une confrontation directe survenait au coeur de l'Europe dans une région (ancienne république fédérale) à fort taux de niveaux de vie. De plus la guerre éclata à l'intérieur des frontières de cet ancien pays (création en 1918) et une partie de la Bosnie actuelle (Republika Serpska qui est l'une des deux entités juridiques de la fédération de Bosnie) réclame toujours son indépendance ou son rattachement à la Serbie. Cet état de fait est la raison pour laquelle le terme de guerre civile fût employé et le reste encore par certains actuellement. Dans les faits le terme est litigieux puisque la Bosnie-Herzégovine a été reconnue officiellement par l'ONU le 22 mai 1992, alors que l'entité indépendante Republika Serpska (ou république serbe de Bosnie) n'a jamais été officialisée mais réclamée par la Serbie.

Enfin plusieurs entités, groupes religieux et territoires non homogènes sont impliqués (serbes, croates, bosniaques, bosniens, slovènes, catholiques, orthodoxes, musulmans...). Certains termes se regroupent (la dénomination bosniaque

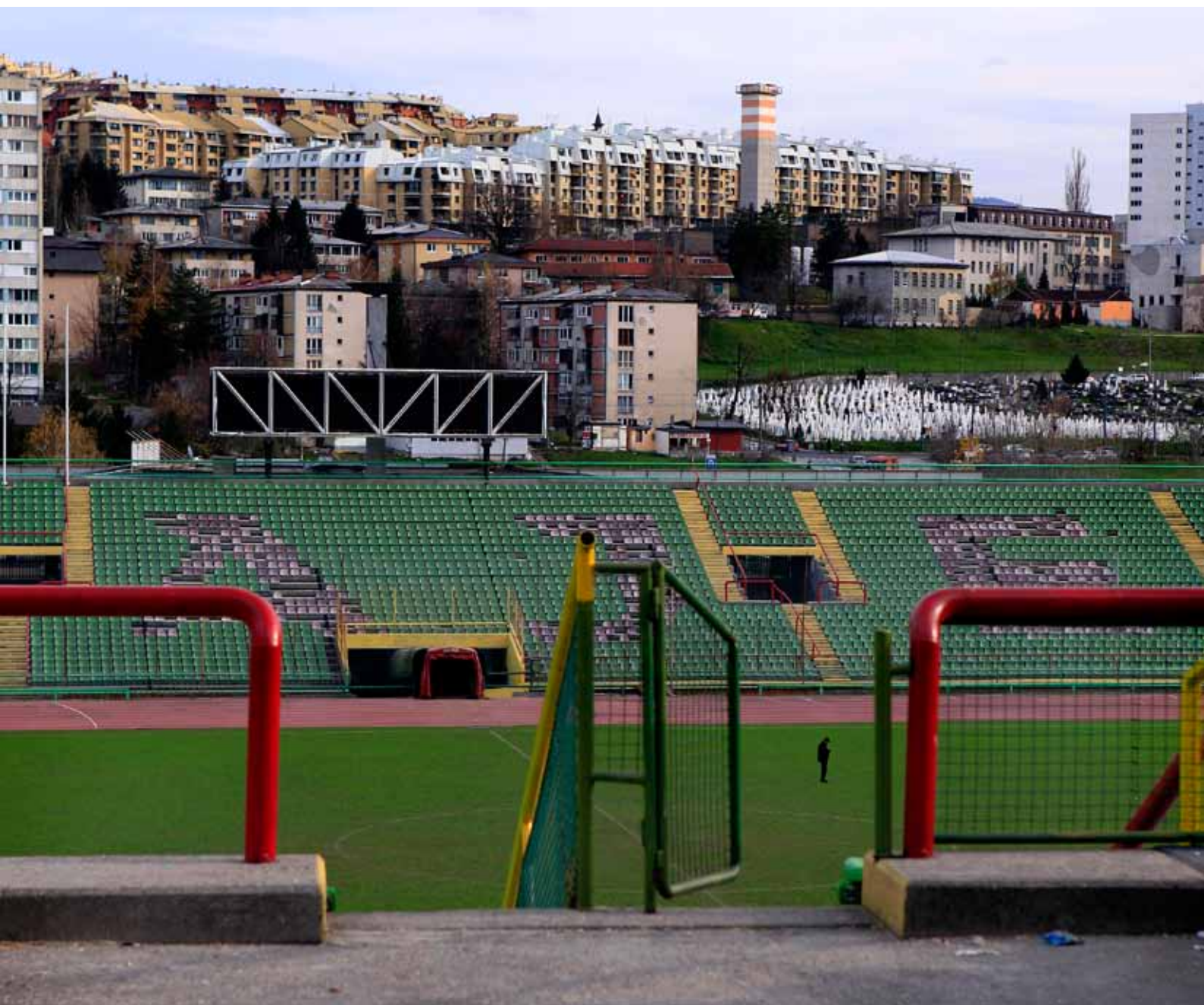
désigne les habitants de Bosnie à appartenance musulmane) et d'autres font exception (la dénomination de bosnien regroupe la population de Bosnie toutes appartenances confondues ou seulement ceux se réclamant de l'état de Bosnie-Herzégovine). Ces grandes disparités complexes au sein d'un même espace sont difficiles à comprendre et beaucoup de confusions subsistent pour plusieurs raisons.

Tout d'abord notre connaissance sur les Balkans n'est pas égale, sommaire et non empirique. De plus notre mémoire nous fait défaut, rendant approximatifs nos souvenirs en comblant les manques par une interprétation nouvelle basée sur les sensations passées liées aux « images-clés » (visuelles, sonores...) qu'il nous reste (qui peuvent être mélangées avec une autre tranche-temps similaire, ex: guerre du Kosovo en 1999).

Mais la déformation ne s'arrête pas là puisque la coupure subite de la médiatisation intensive provoquée par les accords de paix de Dayton en novembre 1995 a laissé l'histoire en suspens. En effet, le faible intérêt économique que contient une région en temps de « paix », même après un conflit armé, ne favorise pas l'information de la masse à la dite région. De plus les « piqûres » de rappel tous les cinq ans de début et de fin de guerre (y compris les situations de violences extraordinaires tel le massacre de Srebrenica) encourage l'esprit à ne considérer que cet événement et à ne rester que sur l'acquis.

Ce reportage fixe s'accompagne volontiers avec le documentaire film *Sarajevo à l'heure bosnienne* (Candela production) d'Emmanuelle Sabouraud, jeune réalisatrice qui nous a suivit lors de notre courte expérience à Sarajevo. Son propre regard et questionnements enregistrés sur bobine animée complète le tableau inachevé de notre passé, présent et avenir.

Marie Färber et François Eluard

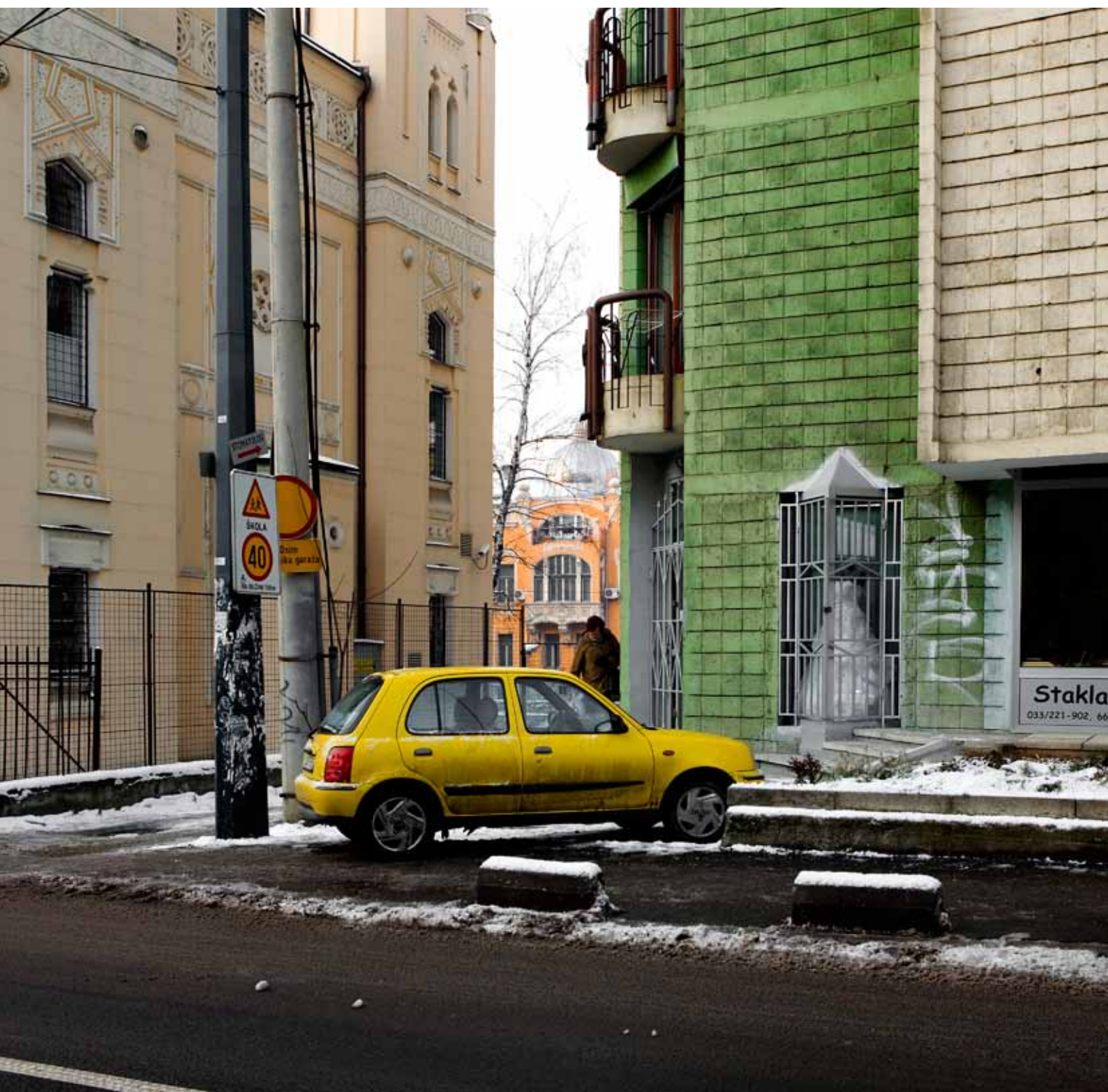


Amir
« Sarajevo est le purgatoire
sur terre. »



Amra
« Sarajevo est une ville où les
habitants qui s'endorment le soir ne
savent jamais dans quel pays ils se
réveilleront le matin. »





Amila
« Sarajevo a une âme, construit par les montagnes,
la culture, l'architecture et le multiculturalisme. »



Haris
« À Sarajevo il n'y a pas de fin, seulement de
nouveaux commencement. »



Amela
« Sarajevo est une ville qui a le cœur et l'âme. »





Banda

« Sarajevo m'évoque la mélancolie. »

Jean-Marc Vesseron

Scènes de vie
à Bada-cité
Prix Betoux 2012

Depuis 1986, Objectif Image décerne une bourse à la création, le Prix Gilbert Betoux, en hommage à son président fondateur.

Jean-Marc Vesseron a attrapé le virus de la photographie voilà 35 années. C'est avec cette série de huit photographies, réalisées dans une cité du quartier de Bada à Hô Chi Minh Ville, qu'il a séduit le regard du jury.

Le photographe a su se faire oublier, et l'on ressent une véritable proximité avec les gens. Les personnages sont ainsi bien saisis dans leur univers quotidien, riche de mille détails.





Rencontre

Peux-tu nous résumer en quelques mots ton parcours photographique ?

Je pratique la photographie depuis environ 35 ans. J'ai obtenu la médaille du paysage en 1981 à la Fédération Photographique de France. La mention de l'humain en coupe de France en 1982. En 2002 le 1^{er} prix à Réponses Photo « Autour du Nu Masculin ». Photographe a toujours été pour moi une passion qui me permet de m'évader. J'ai réalisé deux expositions personnelles à Charleville Mézières en 2009 et 2011. A un moment de ma vie, j'ai hésité entre la photographie et l'enseignement. Hélas, je suis enseignant ! Je suis très attiré par l'humain et suis un adepte du grand angle. Dans un premier temps, je faisais des photos sans lien, désormais j'essaie de raconter une histoire.

Comment est née cette série d'images réalisées au Vietnam ?

Un contact m'a permis de me rendre dans la cité Bada. J'ai senti que je pouvais réaliser un reportage à la tombée de la nuit dans ce quartier d'Hô Chi Minh ville au Vietnam. Et là, j'ai réalisé un instantané de la vie dans cette cité où régnait une vie intense, où se dévoilaient des morceaux de vie dans ces petites cases reliées par une coursive totalement ouverte sur l'extérieur

Est-ce facile d'être accepté ?

Pour réaliser ces photos, le contact s'est fait naturellement, malgré la barrière de la langue. Les gens avaient envie d'être photographiés. L'endroit est plein de vie, porté par le sens du partage, de la convivialité et du rituel, autant de petits bonheurs du quotidien depuis longtemps perdus en Occident. Je sentais une grande complicité. C'était magique et un plaisir partagé. Ils étaient tous contents.

As-tu besoin d'être dépaycé pour développer ta pratique photographique ?

Non pas du tout ! Mais je reconnais que, pour ce genre de reportage, c'est plus facile là bas.

Quels sont les photographes qui t'inspirent ?

Celui qui m'a le plus inspiré c'est Jean-Loup Sieff. Mais j'aime beaucoup ce que font Josef Koudelka et Bill Henson.

Propos recueillis par Pierre Soyer











Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue

Berlin #54

Dans la banlieue sud de Berlin. Kleinmachnow. Sur l'emplacement
du *no man's land* de sécurité en friche et son chemin de garde.

Berlin, Allemagne. Juin 2004

